

KUCHISAKE-ONNA

La femme qui demande si elle est belle

Il y a des questions auxquelles il ne faut pas répondre.

Pas parce qu'elles sont trop profondes. Pas parce qu'elles exigent une grande sagesse. Pas parce qu'elles ouvrent un débat philosophique que personne n'a demandé dans une rue déserte à vingt-deux heures.

Non.

Il ne faut pas répondre parce que la question est déjà un piège.

La rue est presque vide. Il reste quelques lumières aux fenêtres, le bruit lointain d'une route plus grande, une enseigne qui clignote avec l'énergie triste des choses qui devraient être réparées depuis longtemps. Tu marches vite, mais pas assez pour avoir l'air de fuir. C'est important, ce genre de détail ridicule. Les humains tiennent beaucoup à leur dignité, même quand leur instinct leur conseille de rentrer chez eux avant que le monde ne décide de devenir intéressant.

Au bout du trottoir, une femme attend.

Elle ne fait rien de spectaculaire. C'est presque pire. Les monstres qui surgissent en hurlant ont au moins la franchise d'être mal élevés. Elle, non. Elle reste là, droite, calme, enveloppée dans un manteau sombre. Ses cheveux tombent autour de son visage. Un masque chirurgical couvre sa bouche.

Dans une ville japonaise, ce masque n'a rien d'étrange. On en porte quand on est malade, quand on ne veut pas l'être, quand on veut éviter les autres, quand on veut disparaître un peu sans disparaître complètement. Le masque protège, cache, rend anonyme. Il transforme un visage en surface inachevée.

Elle lève les yeux vers toi.

Sa voix est douce.

« Suis-je belle ? »

La question semble presque embarrassante. Trop intime pour une inconnue, trop directe pour être normale, trop calme pour être rassurante. Tu pourrais rire. Tu pourrais passer ton

chemin. Tu pourrais faire semblant de ne pas avoir entendu. Mais dans la plupart des versions de la légende, Kuchisake-onna ne laisse pas vraiment le choix. Elle attend une réponse.

Si tu dis non, elle te tue.

Si tu dis oui, elle retire son masque.

Alors tu comprends que la première question n'était que l'entrée du couloir. Sa bouche est fendue d'une oreille à l'autre. Pas un sourire. Pas une grimace. Une ouverture impossible, une plaie devenue visage, un rire découpé dans la chair. La beauté qu'elle demandait de juger n'existe plus comme avant. Elle a été arrachée, tranchée, transformée en menace. Elle te regarde encore. Puis elle demande : « Et maintenant ? » Là, la politesse meurt assez vite. Kuchisake-onna, la femme à la bouche fendue, est l'une des légendes urbaines japonaises les plus célèbres. Elle apparaît comme une femme masquée qui arrête les passants, souvent des enfants ou des adolescents, pour leur poser cette question impossible. Son nom vient de *kuchi*, la bouche, et *sake* ou *sakeru*, fendre, déchirer. On pourrait traduire simplement : la femme à la bouche déchirée. C'est déjà tout un programme. On sent que la soirée ne va pas finir avec un thé et des biscuits. Dans certaines versions, elle porte des ciseaux. Dans d'autres, un couteau, un rasoir ou une lame. Mais les ciseaux sont devenus son arme la plus connue, parce qu'ils ont quelque chose d'intime et de domestique. Ce ne sont pas des armes nobles. Ce sont des objets de maison, d'école, de coiffure, de couture. Des objets ordinaires qui deviennent terrifiants dès qu'ils s'approchent d'un visage. La légende moderne de Kuchisake-onna s'est particulièrement répandue au Japon dans les années 1970. On racontait qu'elle apparaissait sur les trajets d'école, dans les rues, près des parcs, parfois au crépuscule, parfois sous la pluie. Les enfants répétaient les consignes de survie comme on répète une formule magique en prétendant ne pas y croire. Les adultes s'inquiétaient. Les écoles avertissaient. La rumeur faisait ce que les rumeurs font le mieux : elle courait plus vite que les preuves. Certaines histoires disent que Kuchisake-onna était autrefois une femme très belle, mariée à un homme jaloux. Selon cette version, son mari, persuadé qu'elle l'avait trompé ou furieux qu'elle soit désirée par d'autres, lui aurait fendu la bouche avant de lui demander qui la trouverait belle maintenant. Cette origine donne à la légende une racine de violence conjugale, de possession et de punition du corps féminin. La beauté devient un crime. Le visage devient une propriété. L'homme détruit ce qu'il prétend aimer, puis laisse derrière lui une morte qui n'a pas exactement l'intention de rester décorative. Cette version n'est pas la seule. Comme beaucoup de légendes urbaines, Kuchisake-onna change selon ceux qui la racontent. Parfois, elle est une femme défigurée après une opération ratée. Parfois, une victime d'accident. Parfois, une patiente échappée d'un hôpital. Parfois, un esprit vengeur beaucoup plus ancien, revenu dans les villes modernes avec un masque sur le visage. Le détail varie. Le piège reste. « Suis-je belle ? » La question paraît simple. Elle ne l'est pas.

Si tu réponds non, tu la rejettes, et elle te punit. Si tu réponds oui, elle révèle son visage et repose la question. Dire oui une seconde fois peut signifier qu'elle te fend la bouche pour que tu lui ressembles. Dire non peut signifier la mort immédiate. Certaines versions affirment qu'il faut répondre de manière ambiguë : « Tu es normale », « Tu es moyenne », « Comme ci, comme ça ». La confusion la ralentirait assez pour permettre de fuir.

D'autres racontent qu'il faut lui jeter des bonbons. Ou prononcer le mot pommade plusieurs fois, parce qu'il rappellerait une odeur ou un souvenir qui la trouble. D'autres encore conseillent de courir en zigzag, comme si l'on pouvait régler un traumatisme surnaturel avec une stratégie de pigeon paniqué. Les légendes adorent ces petites règles absurdes. Elles donnent l'impression qu'il existe encore une marge de manœuvre. C'est gentil. Probablement faux, mais gentil.

Ce qui compte, dans Kuchisake-onna, ce n'est pas seulement la peur du monstre. C'est la peur du jugement.

Elle ne surgit pas en disant : je vais te tuer. Elle demande d'abord : suis-je belle ? Elle oblige l'autre à regarder, à évaluer, à répondre. Elle transforme une question sociale banale en condamnation. Toute la violence de la légende tient là : dans le moment où un visage demande à être validé alors qu'il porte déjà la marque d'une destruction.

La beauté, au lieu d'être un charme, devient une arme. La politesse, au lieu de protéger, devient dangereuse. Le masque, au lieu de rassurer, devient une frontière entre deux horreurs : ce qu'on imagine et ce qu'on va voir.

Il ne faut pas oublier le masque.

Avant même d'être un objet médical, le masque est une surface de contrôle. Il cache la bouche, donc l'expression. Il rend difficile de savoir si quelqu'un sourit, grimace, ment, souffre. Il crée une distance. Dans la légende, cette distance est parfaite. Kuchisake-onna peut être n'importe qui. Une femme malade. Une passante. Une voisine. Une inconnue pressée. Une silhouette parmi d'autres. Jusqu'au moment où elle s'arrête.

Le plus effrayant n'est pas qu'elle soit monstrueuse.

Le plus effrayant, c'est qu'elle semble normale juste assez longtemps.

Les légendes urbaines modernes fonctionnent souvent comme cela. Elles injectent l'horreur dans des gestes ordinaires. Prendre un raccourci. Rentrer de l'école. Marcher seul. Croiser une inconnue. Répondre par réflexe. Rien de grandiose. Rien qui ressemble à un destin. Juste une petite erreur de trajectoire dans une journée banale.

Kuchisake-onna appartient aussi à une lignée plus large de figures féminines inquiétantes dans le folklore et l'horreur japonaise. Des femmes blessées, trahies, mortes ou transformées reviennent sous une forme qui force les vivants à regarder ce qu'ils auraient préféré oublier.

Oiwa reviendra avec son visage détruit par la trahison. Otsuyu reviendra sous une beauté spectrale qui épuise les vivants. Yuki-onna apparaîtra dans la neige, froide et fascinante. Jorōgumo prendra forme humaine pour attirer ses proies. Le corps féminin, dans ces récits, devient souvent un lieu de peur, de désir, de contrôle et de revanche. Mais Kuchisake-onna a quelque chose de plus brutalement moderne. Elle ne vient pas seulement d'un passé hanté. Elle circule dans les villes, dans les écoles, dans les avertissements d'enfants. Elle appartient à cette catégorie de peurs qui peuvent surgir sur le chemin du retour, entre un lampadaire et une supérette, sans prévenir. Elle est aussi une légende du visage. Un visage, normalement, permet de reconnaître. Il offre une identité, une émotion, une intention. Chez elle, le visage devient une rupture. Sa bouche est trop grande, trop ouverte, trop coupée. Elle n'est plus l'endroit de la parole, du sourire ou du baiser. Elle devient une blessure qui parle. La bouche fendue détruit le lien entre beauté et douceur. Elle dit : tu voulais regarder ? Très bien. Regarde jusqu'au bout. Il y a dans cette légende une cruauté presque sociale. Kuchisake-onna ne se contente pas de tuer. Elle demande au passant de participer. Elle veut une réponse. Elle impose un jugement. Elle oblige à entrer dans son drame. C'est peut-être pour cela qu'elle reste si forte : elle ne surgit pas seulement comme une menace extérieure. Elle utilise une habitude humaine très ordinaire, celle de répondre, de classer, d'approuver, de mentir par politesse. Le piège commence avant les ciseaux. Il commence au moment où tu crois qu'une question mérite forcément une réponse. Dans certaines versions, les enfants apprennent qu'il existe des moyens de survivre. Dire qu'elle est « moyenne ». Répondre par une autre question. Lui demander si toi aussi, tu es beau. Lui jeter quelque chose pour détourner son attention. Ces petites tactiques ressemblent aux stratégies que les enfants inventent face à la peur : compter les marches, éviter les lignes du trottoir, fermer les yeux, réciter une phrase, courir jusqu'à la lumière suivante. Elles ne prouvent rien. Elles rassurent juste assez pour continuer à vivre dans un monde où les adultes ne peuvent pas tout expliquer. C'est aussi cela, une légende urbaine : une peur collective qui se donne des règles. Les règles donnent l'impression que le chaos a une forme. Elles transforment l'incontrôlable en jeu dangereux. Si tu réponds ceci, il arrive cela. Si tu fais cela, tu peux t'en sortir. Le monde redevient lisible pendant quelques secondes. Puis la femme retire son masque, et la lecture devient moins confortable. On peut chercher des explications rationnelles à la panique autour de Kuchisake-onna. La peur des inconnus. Les inquiétudes autour des enfants seuls. Les transformations rapides de la société japonaise. La présence des masques dans l'espace public. Les faits divers amplifiés par la rumeur. La fascination pour les visages déformés dans l'horreur. Tout cela compte. Mais une légende ne survit jamais seulement parce qu'elle peut être expliquée. Elle survit parce qu'elle continue de fonctionner. Kuchisake-onna fonctionne parce qu'elle est simple. Une femme. Un masque. Une question. Une révélation. Une lame. Elle peut être racontée en quelques phrases dans une cour d'école. Elle peut être dessinée, filmée, imitée, transformée. Elle tient dans une image mentale immédiate. Et surtout, elle laisse quelque chose après elle.

La prochaine fois que tu croises quelqu'un masqué dans une rue vide, tu ne vas pas croire sérieusement que c'est elle.

Évidemment.

Tu es rationnel. Tu as grandi. Tu sais faire la différence entre une légende et la réalité. Tu sais que les histoires sont des histoires, que les rumeurs exagèrent, que les monstres ne t'attendent pas au coin de la rue avec des ciseaux et une question esthétique.

Très bien.

Mais si cette personne ralentit.

Si elle tourne la tête.

Si elle te regarde un peu trop longtemps.

Si sa voix, même imaginaire, vient glisser dans ta nuque avec cette phrase stupide et impossible :

« Suis-je belle ? »

Alors tu comprendras pourquoi Kuchisake-onna n'a jamais eu besoin d'être vraie pour continuer à marcher.

Elle a seulement besoin que tu connaisses la question.

Et maintenant, tu la connais.